



HAL
open science

Comment la sensibilité se pratique : la sociogenèse du sourire et du rire dans la petite enfance

Wilfried Lignier

► **To cite this version:**

Wilfried Lignier. Comment la sensibilité se pratique : la sociogenèse du sourire et du rire dans la petite enfance. *L'Homme - Revue française d'anthropologie*, 2023, 247-248, pp.191-224. 10.4000/lhomme.47789 . hal-04377313

HAL Id: hal-04377313

<https://hal.science/hal-04377313>

Submitted on 7 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Comment la sensibilité se pratique

La sociogenèse du sourire et du rire dans la petite enfance

Wilfried Lignier

Les manières de ressentir et l'expression des émotions n'évoluent pas seulement au fil des générations, comme le démontre l'histoire des sensibilités (Corbin & Mazurel 2022 ; Deluermoz, Kunth & Mazurel, ce volume)¹. Elles se trouvent aussi transformées sur le temps court des trajectoires individuelles : à la fois du fait des soubresauts de l'expérience personnelle (les occasions de rire, de pleurer, ou d'être en colère changeant au cours de l'existence), mais aussi parce que les dispositions sensibles, loin d'apparaître d'un seul coup, s'affirment d'une façon progressive. Saisir cette temporalité individuelle des sensibilités revient, pour les sciences sociales, à adopter une perspective sociogénétique² sur des dispositions qu'on peut qualifier d'« élémentaires », notamment parce qu'elles se forment très précocement dans le cycle de vie (Lignier 2023).

La sociogenèse des sensibilités ne renvoie pas seulement aux liens de causalité objectifs qu'on peut mettre en évidence entre diverses relations sociales – interactionnelles, institutionnelles – et telle ou telle disposition sensible. Lorsqu'ils ressentent ou expriment une émotion, un

¹Dans ce texte, je me permets d'utiliser de façon indistincte le lexique de la « sensibilité » et de l'« émotion ». Les bénéfices conceptuels associés à une option tranchée pour l'un de ces deux termes (ou pour d'autres, comme « affectivité ») sont moindres que les coûts engendrés par ce qu'il s'agit avant tout de signifier, à mon sens : des frontières entre des disciplines, des sous-disciplines ou des écoles de pensée, qui freinent la discussion scientifique.

²Pour prévenir tout malentendu, l'approche sociogénétique dont il est ici question n'a, à l'évidence, aucun lien avec les analyses qui prétendent articuler déterminations sociales et déterminations *par les gènes*. « Sociogénétique » renvoie tout au contraire à la notion de *sociogenèse*, fréquemment utilisée en sociologie et parfois en psychologie (cf. notamment Elias 2010 ; Tomasello 1999 ; Lignier 2023), pour désigner la genèse sociale des traits ou des comportements humains et, plus spécialement, pour pointer l'intériorisation/incorporation, par un individu donné, des relations sociales dans lesquelles il est pris.

sentiment, les individus *rencontrent* ces relations sociales, ils les activent d'une certaine façon, dans un certain sens. Interactions et institutions doivent dès lors être considérées, non pas seulement comme des conditions de la sensibilité, mais aussi comme leur horizon concret. Ce que l'on ressent, ce que l'on exprime émotionnellement, dépend aussi de ce qu'il importe pour nous d'accomplir, plus ou moins consciemment, mais toujours en lien avec des nécessités relationnelles. Le contexte informe ainsi les émotions en amont *et* en aval ; il participe à leur donner une orientation et une forme particulière. Tout phénomène sensible peut s'analyser comme un aspect, une dimension de l'intervention objective de l'individu sur la situation sociale dans laquelle il est pris, qu'il s'agisse pour lui de changer cette situation, ou plus simplement de la reconduire³.

En un mot, *la sensibilité individuelle se pratique*, elle évolue avec la pratique, au sens que Pierre Bourdieu a donné à ce terme (1980, 1997 ; voir également Lizardo 2009 ; Wacquant & Akçaoğlu 2017). Parler de pratique de la sensibilité, c'est se placer analytiquement au(x) point(s) précis où, au fil de l'incorporation, de la sociogenèse des dispositions, la possibilité corporelle de rire, de pleurer, de crier, etc., cesse d'être automatique, de l'ordre du réflexe, pour relever de l'intervention à la fois depuis et sur l'espace social – étant posé que cette dernière n'est pas nécessairement consciente d'elle-même⁴. On traite d'une manière (parmi d'autres) de dépasser l'opposition entre « expérience » et « expression » émotionnelle (Leavitt 1996 ;

³Dans une brève contribution comparant les rires humains et animaux, Mary Douglas exprimait une idée similaire : lorsqu'il est concerné par une émotion, écrivait-elle, « le corps exprime à la fois la situation sociale à un moment donné, et sa contribution propre à cette situation » (1971 : 389, ma traduction).

⁴On a souvent insisté sur le fait que la notion de pratique sert à mettre à distance les représentations intentionnalistes, subjectivistes de l'action (ou de la « performance »), car elle pointe le caractère inconscient ou semi-conscient de l'activité. On ne saurait néanmoins aller trop loin dans ce sens, et oublier que la pratique demeure une activité *objectivement orientée* – ce qui la distingue en particulier du pur réflexe, c'est-à-dire du comportement humain lorsqu'il procède entièrement d'une nécessité intérieure – à l'instar du mouvement de la jambe qui se lève lorsqu'on nous frappe avec un marteau sur le genou (qui n'est clairement pas une pratique, car il ne sert à rien, même inconsciemment). Une pratique n'est, si l'on peut dire, qu'asymptotiquement involontaire : elle doit tout de même conserver un minimum de fonction objective, c'est-à-dire objectivable par l'analyse (après coup), quand bien même cette fonction n'est pas évidente pour le praticien *a priori*.

Beatty 2005), comme le font du reste de nombreux travaux d'anthropologie et de sociologie des émotions – lorsqu'ils entendent penser la production collective d'émotions inséparablement ressenties et signifiantes (Allard 2013), lorsqu'ils analysent conjointement, à l'échelle du soi, le fait de fabriquer des émotions (« *doing* » *emotions*) et le fait d'être fabriquée par elles (*being* « *done by* » *emotions*) (Katz 1999 : 15), ou encore, lorsqu'ils plaident pour une approche de la « prise de position » (*stance*) émotionnelle, qui renvoie tout autant à l'entrée dans un état personnel qu'à la manipulation d'un signe en direction d'autrui (Goodwin, Cekaite & Goodwin 2012).

Plus exactement, concernant la sociogenèse des sensibilités, on peut faire l'hypothèse que les sensibilités se transforment au gré de l'insertion de *possibles corporels* – la capacité physique d'utiliser nos yeux, notre bouche, nos membres d'une certaine façon – dans des *régimes pratiques* relativement inédits, qui font de ces possibles corporels des moyens, des instruments disponibles, pertinents, pour l'activité individuelle. Progressivement, une manière d'user de son corps qui était essentiellement une réaction devient moins mécanique, moins systématique. Elle renvoie davantage aux efforts de l'individu pour affecter le monde dans lequel il vit ; elle relève davantage de son sens pratique particulier, ce qui va potentiellement la modifier durablement. Avec ce changement de régime, la sensibilité est bien pratiquée, exercée, pas seulement éprouvée, subie ; et sa forme comme son contenu s'en voient virtuellement transformés. On se met par exemple à rire, à pleurer, à s'énerver différemment.

Dans cet article, j'ai fait le choix de me concentrer sur le cas spécifique du rire et du sourire dans la petite enfance. Il s'agit pour moi de montrer comment des enfants âgés de moins de deux ans en viennent à pratiquer le sourire et le rire dont ils sont physiologiquement capables, dans un sens qui modifie progressivement ces possibles corporels. Je m'intéresse tout particulièrement à ce que les enfants « cherchent » de plus en plus à faire, en riant et en souriant, ainsi qu'aux causes et aux conséquences de cet impératif pratique émergent.

Le fondement empirique de mon analyse est une enquête de terrain en cours, réalisée dans une crèche collective française. Dans le cadre d'une recherche plus large portant sur le lien entre premières pratiques symboliques (y compris non langagières) et reproduction des ordres sociaux, j'ai commencé à suivre, à partir de novembre 2021, 22 enfants (14 filles, 8 garçons) fréquentant une crèche municipale parisienne⁵. J'ai choisi ce terrain de manière à m'assurer du recrutement social et ethnoracial relativement diversifié des enfants ; on verra que ces spécificités sociales méritent d'être prises en compte dans l'analyse (voir la dernière section de cet article). Durant les six premiers mois, mon observation a pris la forme classique d'une prise de notes écrites sur le vif, période durant laquelle les enfants ont pu s'habituer à ma présence à leurs côtés (au même titre que les professionnelles s'occupant d'eux). Cette première phase de la recherche m'a permis de recueillir des matériaux écrits concernant des âges allant de 4 mois à 17 mois. Dans un deuxième temps, j'ai été autorisé à introduire sur ce même terrain une caméra miniature, la capture audiovisuelle des pratiques enfantines produisant des données plus précises, plus exhaustives, et par ailleurs davantage ouvertes à des réinterprétations et à des refocalisations de l'attention scientifique – ce qui s'avère spécialement important pour l'étude fine des émotions (Katz 1999 ; Peräkylä & Sorjonen 2012). À cette occasion, j'ai aussi procédé à une systématisation longitudinale de mes observations : chaque enfant s'est vu filmé tous les trois mois, durant trois séquences de 15 minutes, toujours choisies sur des périodes d'activité relativement autonome (le plus souvent, au cours d'une même journée). Ce suivi longitudinal est toujours en cours. Il a concerné à ce jour des petites filles et des petits garçons ayant 11 mois pour les plus jeunes, et 24 mois pour les plus âgés. Pour cet article, j'ai utilisé mes notes écrites (en particulier pour documenter la situation des enfants les plus jeunes), et les vidéos à 12 mois

⁵Trois enfants ont été amenés à quitter la crèche, et ne sont donc plus suivis dans l'enquête en cours.

et 15 mois (17 enfants concernés, 18h45 de film⁶), qui m'ont permis d'observer au total 41 séquences de rire et 118 séquences de sourire⁷.

L'article est organisé comme suit. Dans un premier temps, je montre que sourire et rire constituent bien, dès les premiers moments de la vie, des possibles corporels praticables – c'est-à-dire des mouvements de la bouche et du visage, accompagnés pour le rire d'une vocalisation, qui, chez l'humain, sont presque immédiatement disponibles pour des usages sociaux diversifiés. Ensuite, je m'attache à analyser les pratiques enfantines du sourire et du rire, suivant la définition que j'en ai donnée. Elles correspondent tout d'abord à la production d'incongruités matérielles, passant par le déplacement d'objets et/ou la manipulation du corps propre des enfants. J'insiste sur le fait que ces premières pratiques, relevant de l'intervention matérielle, ne naissent pas tant dans la confrontation spontanée à des mouvements surprenants des choses, ou à des gestes en soi étonnants, qu'avec l'accompagnement interactionnel des adultes. J'explique dans un deuxième temps comment rires et sourires prennent un tour plus symbolique, et se transforment encore ce faisant. J'étudie en particulier des interactions significatives où, en riant et ou souriant, les enfants vont dans le sens de la valorisation de ce qu'ils font, et tendanciellement de ce qu'ils sont. Un ultime développement de ma démonstration me permet, enfin, d'insister sur le fait que ces pratiques sensibles ne dérivent pas uniquement des interactions, telles qu'étudiées ici et maintenant. Il faut, d'une part, prendre en compte le rôle de l'histoire, qui institue des objets et des habitudes (éducatives) plus ou moins favorables à la pratique enfantine du sourire et du rire. Il convient d'autre part, d'envisager l'éventuel ancrage des interactions déterminantes dans des positions sociales spécifiques – c'est-à-dire explorer, y compris pour un si jeune âge, les liens possibles entre l'ordre social des sensibilités et l'ordre social tout court.

⁶Parmi les 17 enfants, 8 ont été observés à la fois à 12 mois et à 15 mois, soit 25 films de 3x15 mn en tout.

⁷Je parle de « séquence », car j'ai choisi de ne compter qu'une seule fois les sourires ou rires multiples qui apparaissent dans la même minute (courante).

Sourire et rire, des possibles corporels immédiatement praticables

Un héritage biologique

Tous les hominidés ont la possibilité physique de sourire et de rire, il s'agit d'un legs de l'évolution phylogénétique. Le traitement de données acoustiques comparant les rires de jeunes humains à ceux de chimpanzés, de bonobos, d'orangs-outans et de gorilles suggère, à partir de la méthode régressive des arbres phylogénétiques, que cette possibilité aurait commencé à émerger il y a environ 15 millions d'années, sur la base des vocalisations moins spécifiques d'un ancêtre commun – supposément des signaux d'appels relativement longs et lents (Davila-Ross, Owren & Zimmermann 2009). Le sourire, présent dans le rire, peut aussi survenir indépendamment, chez l'Homme comme chez les grands singes, et cette possibilité commune semble également liée à une évolution morphologique et fonctionnelle, à partir d'un même ancêtre (Davila-Ross *et al.* 2015). C'est néanmoins chez le seul humain que rires et sourires sont devenus, à l'issue de l'histoire longue de l'évolution, des comportements fréquents, diversifiés et flexibles. Ils n'apparaissent plus seulement dans des situations de jeux, mais au cours de nombreuses autres interactions avec des congénères ; leur forme s'est aussi complexifiée, en particulier pour le rire, qui peut être court ou durer dans le temps, et qui, parce qu'il se fait essentiellement en expirant comme pour parler (*vs* uniquement en inspirant comme chez les orangs-outans, ou en alternant expiration et inspiration, comme chez les chimpanzés), peut s'accompagner de vocalisations complémentaires, et distinctives (« Ha ha ! », « Ho ho ! ») (Davila-Ross & Dezechache 2021). En d'autres termes, pour l'humain, rires et sourires constituent désormais des possibles corporels praticables dans des directions très variables, à la fois du point de vue de la forme que l'individu peut leur donner, et du point de vue des contextes sociaux dans lesquels ils peuvent survenir.

Si l'on considère par ailleurs la maturation corporelle de chaque individu, il faut souligner qu'il est physiquement possible de sourire et de rire à un stade très précoce du développement. Une étude fondée sur le codage précis des mouvements du visage de fœtus humains, observés par ultrasons à divers moments de la grossesse durant des périodes de 20 minutes, a montré que les mouvements correspondant au rire ou au sourire (ouverture de la bouche, plissement et soulèvement des lèvres, levée des sourcils, retroussement du nez, etc.) apparaissent de plus en plus de manière concomitante, et non de façon décorrélée, ce qui suggère qu'il y aurait déjà, dès cette période *in utero*, un geste spécifique (une *gestalt*, disent les auteurs) qui se cristallise (Reissland *et al.* 2011). On peut observer des sourires complets chez les nouveau-nés, notamment quand ils dorment et qu'ils ne sont donc pas spécialement en interaction (on parle de « sourires spontanés », cf. Messinger *et al.* 2002). Quant au rire, ces premières manifestations sont observables à partir du troisième mois (Addyman & Addyman 2013), même s'il s'avère que les rires distinctivement humains, effectués en expirant, et généralement reconnus par autrui comme plaisants, ne s'affirment que progressivement, durant les deux premières années de vie (Kret *et al.* 2021). À cette réserve près, les travaux en psychologie du développement et en biologie comportementale démontrent donc la praticabilité pour ainsi dire immédiate du sourire et du rire.

Sourire et rire avant six mois

L'observation directe des plus jeunes enfants, âgés de moins de six mois, réalisée lors de la première phase de mon enquête (non filmée), confirme cette praticabilité immédiate du sourire et du rire⁸. Pour la quasi-totalité d'entre eux, j'ai eu l'occasion d'enregistrer, au fil de mes notes, au moins un épisode de sourire ou de rire. Voici quelques exemples :

⁸Notons qu'Internet regorge de vidéos filmées par des parents, qui attestent d'une autre manière cette présence précoce du rire et du sourire. Voir par exemple, à propos d'une petite fille de 3 mois : <https://www.youtube.com/watch?v=JgXLdenZjy4&t=66s>. Le phénomène est suffisamment massif pour

Au moment où j’entre dans la section, Salomé (f., 4 mois)⁹ me regarde, me *sourit*, et même *rit vaguement*. [Un peu plus tard, le même jour] Salomé, couchée sur le dos sur un tapis, *rit nettement* en regardant Kaïs (g., 6 mois) qui ouvre les yeux à côté d’elle – il vient de se réveiller (E., 29 novembre 2021)¹⁰.

Salomé (f., 4 mois) *sourit*, ce qui fait dire à l’auxiliaire¹¹ à côté d’elle, d’un ton attendri : « Oh, qu’est-ce que tu es belle ! Avec ton petit sourire... » (E., 6 décembre 2021).

Malo (g., 5 mois) tourne son visage dans ma direction, et en m’apercevant, me *sourit* (E., 11 janvier 2022).

Serge (g., 6 mois), occupé jusqu’alors à mâchonner un anneau en plastique, le délaisse, et tourne la tête pour regarder les personnes immédiatement autour de lui : Toni (f., 13 mois) qui joue à faire semblant de parler dans un téléphone en plastique, Sofia (f., 9 mois) qui pleure, Nino (g., 7 mois) qui pleure également, puis moi, qui l’observe – Serge *rit brièvement* en croisant mon regard. Par la suite, Serge regarde à nouveau Toni et son jeu de téléphone, lui *sourit par deux fois*. Toni se met à exagérer ses gestes (décrocher, parler dans le combiné). Serge vient vers elle en rampant. Toni ne paraît pas gênée de ce rapprochement, au contraire, puisqu’elle s’approche aussi, place le téléphone plus près de Serge pour qu’il puisse participer à son jeu (E., 14 janvier 2022).

Malo (g., 6 mois) est allongé sur le dos, sur un tapis, et il a attrapé ses deux pieds dans ses mains. L’auxiliaire assise près de lui l’appelle, d’un ton enjoué, amusée par cette scène : « Malo ! ». Malo *sourit*, puis *rit*. « Il est trop ! », s’exclame l’auxiliaire (E., 11 février 2022).

Pour interpréter à leur juste mesure ces observations, rappelons tout d’abord que l’on parle ici d’enfants particulièrement jeunes, ce que tend à faire oublier le fait même d’en faire les sujets centraux de la description scientifique (qui évoque irrésistiblement les sujets habituels, plus

servir aujourd’hui de base empirique à des travaux scientifiques sérieux (voir notamment Kret *et al.* 2021).

⁹Pour chaque enfant cité, dont le prénom est anonymisé, j’indique son sexe (f. = fille, g. = garçon), son âge en mois.

¹⁰La mention « E. » signifie qu’il s’agit de notes écrites sur le vif ; ci-après, la mention « V. » signalera qu’il s’agit de la description de captures audiovisuelles.

¹¹Il s’agit d’une auxiliaire de puériculture, soit une professionnelle qui est chargée de la prise en charge concrète des enfants au sein de la crèche.

âgés), sans compter l'effet du langage lui-même (peu adapté pour décrire les façons de faire d'individus très faiblement compétents, sur le plan corporel et mental). Concrètement, Salomé, Malo et Serge, non seulement ne parlent pas et ne marchent pas (pas même à quatre pattes), mais plus radicalement, marquent guère leur environnement, en raison de la rareté de leurs mouvements physiques (il ne leur est pas toujours possible de se retourner, de ramper, ils passent parfois de longs moments au même endroit, si personne ne vient les chercher) et de leurs interventions plus symboliques (mis à part les pleurs sonores, les signaux émis se limitent à des regards, des petits cris, etc.). Le fait que des sourires et, dans une moindre mesure, des rires soient déjà présents et relativement fréquents n'en est que plus remarquable.

Plus en détail, à cet âge précoce, on constate que sourires et rires interviennent souvent avec le contact oculaire de manière quasi réflexe¹². La prise de notes sur le vif impliquant de regarder dans la direction de l'enfant (ce qui ne sera plus le cas quand je passerai à la capture vidéo)¹³, c'est régulièrement ma personne qui semble déclencher ces sourires ou rires, comme ici, avec Salomé, Malo et Serge. Mais ils surviennent avec d'autres types d'attention adulte, non visuelles (ou plutôt : pas seulement visuelles), par exemple sonores, comme dans le dernier extrait, où l'auxiliaire interpelle oralement Malo qui joue avec ses pieds, en l'appelant par son prénom¹⁴. Par ailleurs – c'est un aspect important, qui contraste avec ce que seront la plupart

¹²C'est-à-dire que le sourire s'avère presque automatiquement causé par un stimulus extérieur (ici, le regard d'autrui), sans la nécessité d'une intervention de la conscience, ou même d'une intentionnalité diffuse. Si l'automatisme doit être comprise de façon nuancée (d'où mon usage délibéré du suffixe « quasi »), c'est notamment de la *possibilité* de la conscience, ainsi que d'une dépendance maintenue à l'état initial du corps, qui dispose ou au contraire indispose au comportement considéré (ici, par exemple, la fatigue générale de l'enfant peut l'empêcher de sourire). Cette nuance conceptuelle concerne en réalité aussi la notion classique de « réflexe » : au-delà du contraste définitionnel de l'activité réflexe avec l'activité clairement intentionnelle (et au-delà des nombreuses controverses), la conscience est rarement entièrement exclue, et l'automatisme comportemental reste sous condition de la situation (voir sur ce point Prochazka *et al.* 2000).

¹³En règle générale, je filme sans regarder dans la direction de la caméra, et donc des enfants, pour éviter cet effet du regard adulte. L'angle de la caméra est suffisamment large pour que l'enfant ciblé soit correctement cadré.

¹⁴Les jeunes enfants atteints de cécité parviennent d'ailleurs à développer un sourire en lien avec ce genre de stimulus non visuels. L'importance de la vision semble néanmoins confirmée par le fait que, chez ces enfants, le sourire est en général moins fréquent et plus bref (Messinger & Fogel 2007 : 332).

des rires et sourires ultérieurs – d’autres enfants peuvent provoquer le sourire ou le rire (comme le montre l’interaction entre Toni et Serge). La scène où Salomé rit en voyant simplement Kais ouvrir les yeux à ses côtés est révélatrice : c’est un enfant d’âge similaire au sien, qui ne fait rien de particulier à part s’éveiller, c’est donc vraisemblablement le pur contact oculaire qui déclenche le rire.

Des effets sociaux, mais pas de véritable pratique

Si ces tout premiers rires et sourires paraissent plutôt mécaniques, il faut pointer le fait qu’ils sont tout de même d’emblée pris dans des relations sociales. Notamment, ils sont déjà associés, après coup, à des interactions spécifiques, marquées par l’expression d’une bienveillance, voire d’une valorisation explicite par celui ou celle vers qui le sourire ou le rire est orienté : ici, ce sont les « Qu’est-ce que tu es belle ! » (à Salomé) et « Il est trop ! » (à Malo) des auxiliaires, ou encore le partage du jeu de Toni, suffisamment âgée pour donner un sens positif aux sourires de Serge (sans doute aurait-il été utile d’ajouter mes propres sourires et rires en réponse aux enfants, que je n’ai en l’espèce pas consigné à l’écrit, mais qui sont probables à ce moment). Certes, les enfants ne comprennent pas le contenu des félicitations qu’on leur adresse, et peuvent ne pas être assez attentifs pour profiter d’un partage (Serge n’essayera d’ailleurs pas de saisir le téléphone de Toni). Mais ils sont, en revanche, capables d’apprécier la tonalité de la voix qui devient aiguë comme dans bien des épisodes de joie, ou encore l’accès à un objet qui ne l’était pas encore (en deçà de la conscience d’un don). Cette association récurrente habitue les enfants ; elle contribue déjà à faire émerger un sens social de leur sensibilité : rire et sourire s’accompagnent plutôt de bonnes expériences, de bonnes interactions.

Il n’est pas bien sûr question d’aller plus loin que cette idée d’association, et de considérer par exemple que, dès cet âge, les enfants « viseraient » un genre de rétribution sociale, par leurs rires et sourires. En effet, ces comportements demeurent faiblement motivés, orientés, *ils ne*

sont pas encore vraiment pratiqués. Certains épisodes observés révèlent d'ailleurs que rires et sourires ne sont même pas clairement associés à un état joyeux, positif, des enfants :

Nino (g., 5 mois) *sourit* alors qu'une auxiliaire le porte, mais pleure immédiatement quand elle tente de le poser. L'auxiliaire lui dit « Ok, je te garde ! », le reprend dans les bras. Elle donne à Nino un grelot coloré pour le faire passer à autre chose, et lui parle gentiment, en faisant référence à ce qu'a confié sa mère au moment de le déposer : « Alors, tu discutes la nuit ?? »¹⁵. Nino *se met à rire* à cette phrase. L'auxiliaire commente, amusée : « Il est mort de rire !! ». Mais elle se reprend tout de suite, car le visage de Nino semble soudainement s'assombrir : « Ah non, t'es en colère en même temps ... » (E., 1^{er} décembre 2022).

Une auxiliaire regarde Serge (g., 6 mois), qui donne l'impression de *rire mais qui en même temps a l'air triste*. L'auxiliaire dit d'ailleurs à voix haute sa perplexité : « Tu pleures ou tu rigoles, on ne sait même plus ! ». Elle prend Serge sur ses genoux, comme elle le fait pour les enfants qui pleurent. Serge est calme, il se penche parfois en arrière, *sourit* à l'auxiliaire dont le visage se retrouve au-dessus du sien. L'auxiliaire s'attendrit : « T'es trop mignon ! » (E., 14 janvier 2022).

À chaque fois, ces sourires et rires très précoces s'avèrent suffisamment ambivalents pour que le doute s'installe quant à leur réalité, notamment du point de vue des auxiliaires (pourtant expertes dans l'art d'interpréter les signaux enfantins) : Nino sourit, puis pleure, puis rit, puis se met en colère, en l'espace de quelques secondes, il ne maintient donc pas une ligne d'action claire, et l'auxiliaire ne sait que penser et que faire ; d'une façon encore plus radicale, le mouvement du visage et le son émis par Serge ne tombent ni du côté des pleurs ni du côté des larmes (ou d'une autre émotion identifiable), ce qui déconcerte son interlocutrice (faut-il le consoler ? plaisanter avec lui ?). Dans ces conditions, il ne saurait y avoir d'orientation pratique claire.

Pratiquer le sourire et le rire en affectant les choses et les corps

¹⁵La mère de Nino a expliqué le matin avoir passé une nuit difficile, car son fils n'a pas cessé de babiller.

Quand la production d'incongruités matérielles fait rire

Comme on le voit, l'interaction typique au cours de laquelle le sourire ou le rire des plus jeunes enfants observés survient est le contact visuel, que ce soit avec un adulte ou avec un autre enfant. De façon plus générale, initialement, ces possibles corporels se manifestent presque toujours en réaction à l'attention d'une personne. En revanche, ce qu'on observe presque jamais, avant six mois, ce sont des rires ou des sourires associés à une incongruité matérielle (mouvement rare et étonnant d'un objet, d'un corps), et ce, en dépit de la place qu'accordent les théories classiques du rire à cette association (Bergson 2012 [1900] ; Veale 2004 ; Flandrin 2021).

C'est précisément cette situation qui change dans les mois qui suivent. Les captures vidéos réalisées à 12 mois permettent un comptage significatif : sur les 18 séquences de rire enregistrées à cet âge, 11 correspondent à un événement matériel incongru ; de même, sur les 53 séquences de sourire enregistrées, 28 mettent en jeu un rapport de l'enfant qui se met à sourire avec le déplacement d'un objet, l'investissement d'un espace concret, ou avec le mouvement de son propre corps¹⁶.

Il existe un continuum, quant à l'origine de ces incongruités matérielles qui font rire et sourire les enfants, et en particulier quant à ce qui nous intéresse ici spécialement : le degré d'implication objective des enfants dans la survenue de ces incongruités, au fondement d'une pratique véritable. L'événement matériel incongru peut en effet s'avérer plutôt indépendant de l'activité de l'enfant, et donc encore éloigné d'une pratique. Il n'a alors en rien été « recherché », il est relativement accidentel, comme dans l'exemple suivant :

Nino (g., 12 mois) est installé sur un gros coussin vert en forme de fleur, sur le ventre. En bougeant sa jambe derrière lui, son pied tape incidemment sur une petite

¹⁶Les autres séquences s'inscrivent, pour la plupart, dans la lignée de ce qui se fait à 6 mois : des rires et des sourires émergeant à l'occasion du croisement du regard adulte, principalement (ainsi que, beaucoup plus marginalement, déjà quelques pratiques du rire et du sourire d'ordre plus symbolique – je reviendrai sur ce point dans la section suivante).

balle transparente, restée à côté du coussin. La balle roule, Nino l'aperçoit, et la suit des yeux *en souriant brièvement* (V., 23 juin 2022).

Kaïs (g., 13 mois) est à quatre pattes face au meuble composé de grands tiroirs à jouets, en plastique. Il se redresse en s'agrippant au meuble, attrape l'un des tiroirs, qui coulisse immédiatement vers l'avant, ce qui déstabilise un instant Kaïs : il émet un *petit rire* (V., 21 juin 2022).

Ces interactions accidentelles ne sont pas, néanmoins, les plus fréquentes, parmi celles qui engendrent des rires et des sourires à 12 mois. Surtout, comme dans ces exemples, ce sont plutôt des sourires et des rires minimaux qui les accompagnent (ils ne durent pas, comme le bref sourire de Nino, ils sont peu marqués en termes d'amplitude sonore et gestuelle, comme le petit rire de Kaïs).

Par contraste, des rires ou des sourires plus francs, et/ou répétés, émergent plus volontiers dans les situations où l'incongruité matérielle a été produite par une personne – autrement dit, lorsqu'elle dérive non du hasard, mais d'une *pratique* identifiable par l'enfant. Il s'agit, tout d'abord, de la pratique de l'enfant lui-même, comme dans les cas suivants :

Alors qu'elle marche depuis plusieurs minutes un peu partout dans la section, en portant à la main ou à la bouche un anneau caoutchouteux à mâchonner, Tissia (f., 12 mois) découvre au sol, dissimulée sous un ballon, une petite chaîne composée de quatre maillons en plastique. Elle délaisse l'anneau pour prendre la chaîne, qui tinte légèrement alors qu'elle avance d'un mètre ou deux. Tissia s'arrête alors, et se met à l'agiter très franchement, en faisant des mouvements brusques du bassin et des bras, de droite à gauche. La chaîne virevolte et tinte, Tissia fait *un rire sonore* (V., 21 juin 2022).

Appuyé contre le bord de la piscine à balles, Malo (g., 11 mois) se met à agiter ses bras fortement de haut en bas, en poussant de petits cris d'excitation. Il surprend alors son image qui s'agite en face de lui, dans la vitre qui sépare la section du dortoir, *il fait un large sourire*, continue de plus belle à agiter les bras, intensifie son cri d'excitation (V., 21 juin 2022).

Mettre soi-même en mouvement un objet, mais aussi son propre corps (l'ensemble du corps est engagé à la fois dans le cas de Malo et dans celui de Tissia, car cette dernière remue tout autant son corps que la petite chaîne en plastique) semble ainsi plutôt augmenter le niveau de sensibilité ressenti ou exprimé par les enfants – ne serait-ce que parce qu'il leur est possible de reproduire ce qui les fait rire ou sourire (ici, en continuant à faire tourner la chaîne, en continuant en agiter les bras devant la vitre), alors que les accidents ne sont pas toujours reproductibles (par exemple, dans l'extrait précédent, Kaïs aurait du mal à refaire glisser le tiroir). En tout état de cause, ce n'est pas la surprise qui constitue la logique essentielle de ces rires et sourires plus nets. Au contraire, c'est le fait que l'incongruité soit produite, qu'elle soit l'effet d'une pratique, qui soutient spécialement le rire et le sourire.

On pourrait penser qu'il s'agit avant tout, pour les enfants de cet âge, du plaisir d'éprouver, seul, ses propres forces ou habilités. Cependant, on constate aussi que rires et sourires deviennent tout aussi marqués, voire davantage, quand ils sont associés, non à la pratique de l'enfant isolé, mais à une pratique réalisée par l'enfant en compagnie d'un adulte. C'est typiquement le cas quand les auxiliaires se mettent à manipuler des objets devant et avec les enfants dans l'intention de les amuser (par exemple : leur envoyer une balle, faire rouler une voiture), ou dans le même ordre d'idée, lorsqu'elles font bouger directement leur corps (faire frapper des mains en cadence, chatouiller). L'incongruité est maintenue, car ce qui est fait aux objets ou au corps n'est en général pas accessible à l'enfant seul, donc, de fait, relativement peu habituel pour lui en crèche. Mais l'effet de surprise proprement dit, là encore, est faible – car il est clair que, dans ces moments de jeu, les adultes ont *systématiquement* tendance à accomplir des choses peu ordinaires, étonnantes. Je vais à présent détailler certains de ces moments typiques, car on peut les considérer comme des foyers sociogénétiques importants, dans l'émergence des pratiques sensibles qui nous intéressent.

L'accompagnement adulte des pratiques sensibles : le cas exemplaire du jeu « montrer/cacher »

Les enfants n'ont pas à inventer, à retrouver entièrement par eux-mêmes, le chemin sociogénétique qui mène des sourires et rires faits en réponse à l'attention adulte jusqu'à des sourires et des rires intégrés à un premier genre de pratiques, consistant à imprimer un mouvement incongru aux choses ou au corps. En effet, comme l'a maintes fois souligné la psychologie historico-culturelle du développement, à l'aide de concepts apparentés comme ceux de « zone de développement proximal », « étayage », ou « participation guidée » (Vygotski 1997 [1934] ; Bruner 2008 [1986] ; Rogoff 2003), les adultes sont là pour les accompagner interactionnellement sur cette voie.

L'accompagnement des adultes (auxiliaires de puériculture, parents), ou de toute personne plus compétente (comme un enfant plus âgé) est en réalité immédiat et constant s'agissant d'enfants âgés d'à peine un an, et il n'est pas toujours facile, du point de vue analytique, de connecter telle pratique que l'enfant parvient à faire seul (ici une pratique du rire ou du sourire) à tel moment précis d'accompagnement. Difficile de connaître, par exemple, les éventuels précédents moins solitaires – en famille, en crèche, ou ailleurs – qui pourraient contribuer à ce que l'agitation d'une chaîne en plastique par Tissia la fasse rire, ou à ce que le mouvement rapide des mains de Malo, face à la glace, le fasse sourire. On peut par contre essayer de prendre le chemin en sens inverse, et partir de moments d'accompagnement manifeste, pour voir comment ils sont susceptibles d'ancrer chez les enfants une association entre le rire, le sourire, et un *faire* donné (en l'occurrence, matériel, corporel).

Je me limiterai ici à l'exemple du jeu de montrer/cacher (ou « Coucou, je suis là ! », ou *peekaboo* en anglais). Il s'agit d'un jeu intéressant, car il implique l'échange de regard entre adulte et enfant – soit une interaction décisive pour les tout premiers sourires et rires – tout en introduisant une manipulation matérielle originale, pour dissimuler (avec une couverture, un

écran quelconque, les mains jointes, etc.) puis dévoiler au regard, un objet ou une partie du corps. Il s'agit bien, autrement dit, d'un dispositif interactionnel fait pour soutenir la transition sociogénétique entre sensibilité quasi réflexe et pratique sensible proprement dite. Montrer/cacher est un jeu pratiqué par de nombreux parents avec leurs jeunes enfants dans le contexte de la société française, comme dans bien d'autres sociétés où le dialogue entre jeunes enfants et parents est fortement valorisé (Lancy 2007). Durant mes observations, j'ai eu l'occasion d'observer des auxiliaires engagées dans ce type de jeu. Voici un exemple :

Nino (g., 10 mois) s'est allongé sur le ventre, sur un grand coussin, à la gauche d'une auxiliaire qui lui caresse le dos ; il est calme et paraît prêt à s'endormir. Mais l'auxiliaire se lance parallèlement dans un jeu de montrer/cacher avec Léna (f., 12 mois), qui est installée sur son flanc opposé, à droite. L'auxiliaire met le lange de Léna sur sa tête, le retire, et à chaque fois commente d'un ton joyeux les apparitions et disparitions successives. Léna et l'auxiliaire sont *tout sourire*. Nino, depuis sa position, se redresse, il observe très attentivement l'échange. *Il sourit et même rit*, lorsque l'auxiliaire s'exclame une nouvelle fois : « Léna cachée ! ». D'autres enfants à proximité suivent attentivement la scène : Tiago (g., 12 mois), Mia (f., 15 mois), Kaïs (g., 11 mois) et Salomé (f., 9 mois) (E., 19 avril 2022).

Pour parler comme la sociologie durkheimienne, au-delà de sa récurrence, ce jeu a tout d'un petit rite, générateur d'effervescence collective, et il est donc spécialement à même de marquer les dispositions et finalement les pratiques des enfants (Durkheim 2013 [1912] ; pour une lecture des rites durkheimiens en termes de pratiques et de formation des pratiques, voir Warfield Rawls 2007). Concrètement, le jeu a la force de sortir Nino du sommeil qui s'annonçait pour lui (il se redresse), il arrête aussi l'activité en cours de plusieurs enfants, qui lui consacrent soudain toute leur attention. Rires et sourires de l'adulte et des enfants s'entremêlent, s'appellent et se répondent les uns les autres ; ils sont aussi concrètement connectés à une opération sur un objet (mettre le lange sur le visage, le retirer), dont le rythme est de fait synchronisé à la dynamique sensible (on rit précisément au moment où l'on cache ou

au moment où l'on découvre). Tout est fait pour favoriser l'apprentissage d'une nouvelle façon de rire, avec des personnes, certes, mais par la médiation d'objets qu'ils manipulent.

Ce type d'interactions, associant pratiques matérielles et pratiques de la sensibilité, sous l'impulsion et avec l'accompagnement décisifs d'un adulte, contribue bien à faire émerger des pratiques enfantines plus autonomes. J'ai pu observer de nombreuses scènes où le même jeu – parfois jusque dans les détails de sa forme particulière – est reconduit ultérieurement, mais cette fois à l'initiative de l'enfant, comme dans ces deux exemples :

Tiago (g., 14 mois), au moment de passer d'une salle à l'autre, s'arrête au niveau du chambranle de la porte, et se met à faire *un grand sourire*, en penchant exagérément sa tête de part et d'autre du chambranle, en direction d'une auxiliaire assise non loin de là. Il lance un petit cri joyeux à chaque fois qu'il réaperçoit l'auxiliaire, tantôt par l'ouverture de la porte, tantôt à travers le mur (qui inclut une grande vitre). L'auxiliaire ne semble pas se rendre compte qu'il joue à montrer/cacher (V., 20 juin 2022).

Alice (f., 11 mois) se tient assise au milieu de la pièce, dans le passage. Elle est innocupée, jusqu'à ce qu'elle se saisisse de la couverture polaire qui sert de doudou à Salomé (f., 13 mois), qui traîne à environ un mètre de là (Alice marche à quatre pattes pour aller la prendre). Alice se rassied, prend la couverture par un de ses bouts, des deux mains, la lève au-dessus sa tête, la maintient une demi-seconde, la redescend brusquement (en baissant les deux mains), et *sourit alors franchement*. Alice répète seulement deux fois ce mouvement, mais une auxiliaire qui l'aperçoit s'exclame : « Oh ! [pause] Elle est où, Alice ?? [pause] Tu te caches !? ». Alice se tourne vers l'auxiliaire, qui lui sourit, et elle reproduit son mouvement. L'auxiliaire s'écrie à nouveau « Oh ! », en souriant, et en marquant cette fois l'étonnement avec son buste, qu'elle redresse brusquement. L'auxiliaire se met alors à lancer son propre jeu de montrer/cacher, en direction d'Alice : elle dissimule son visage des deux mains, le découvre soudainement, et dit « Coucou ! » d'une voix aiguë. Alice s'arrête quelques secondes pour regarder, puis reprend avec la couverture : elle la lève, la descend, *elle sourit cette fois en ajoutant à son sourire des petits cris d'excitation*. Non loin de là, un autre enfant qui a suivi la scène, Kaïs (g., 15 mois) met une main sur son visage, avec un babillage sonore, l'auxiliaire rit en s'en rendant

compte, lui dit « Caché ! » (c'est ce qu'elle pense avoir entendu dans son babillage),
Kaïs éclate de rire (V., 12 septembre 2022).

Je cite la première séquence, car elle concerne l'un des enfants qui, deux mois auparavant (Tiago avait alors 12 mois), faisait précisément partie des spectateurs attentifs au jeu de montrer/cacher initié par une auxiliaire avec le linge de Léna (voir *supra*). Sans bien sûr suggérer qu'une séquence explique forcément l'autre, il est donc attesté que la pratique du rire initié ici par Tiago s'inscrit dans une continuité chronologique, dans le prolongement temporel d'une pratique d'adulte directement expérimentée.

Quant à la seconde séquence avec Alice, elle frappe par sa correspondance avec celle du linge de Léna – même si, d'après mes notes ethnographiques en tout cas, il n'est en l'occurrence pas avéré qu'Alice en ait été directement témoin (de cette scène précise, ou d'une autre du même type). Ce qui me semble intéressant, ici, est que la pratique amorcée par Alice est immédiatement reconnue (et *de facto* valorisée) par une adulte, qui se met à l'accompagner encore un peu plus, d'abord en la parlant pour elle, en la scandant verbalement (« Oh ! [pause] Elle est où, Alice ?? [pause] Tu te caches !? »), puis en proposant une pratique apparentée (un autre montrer/cacher, cette fois avec les mains). On remarque aussi que les enfants aux alentours deviennent là encore attentifs, voire participent à la pratique (*Kaïs éclate de rire* ; sur la vidéo, on constate en outre que d'autres enfants, plus éloignés d'Alice et de l'auxiliaire, ont arrêté leur activité pour regarder la scène, certains souriant). On voit ainsi s'esquisser une sorte de boucle interactionnelle, dont on peut imaginer la force sociogénétique : un accompagnement adulte d'une pratique sensible génère une pratique sensible enfantine relativement autonome, ce qui génère (sur le coup) un nouvel accompagnement adulte, qui à son tour suscite et suscitera manifestement des pratiques enfantines, etc. On envisage bien ici une logique à même de former des dispositions sensibles durables.

Toutes les pratiques enfantines du rire et du sourire associées à la manipulation des choses et/ou des corps ne sont certes pas nécessairement guidées de façon aussi nette, aussi ritualisée, par

des pratiques adultes. Les sourires et les rires que provoquent par exemple une balle qui roule, une façon spécifique de frapper avec les mains ou de remuer la tête, ou encore de faire vibrer un objet (comme la chaîne de Tissia) peuvent être soutenues par des pratiques adultes bien plus fugaces, beaucoup plus difficiles à identifier (y compris pour les adultes qui les produisent, qui sont dès lors peu conscients de leurs effets d'accompagnement). Il faut enfin reconnaître que l'innovation enfantine, en matière de pratiques sensibles matériellement orientées, n'est en principe pas à exclure, y compris par un enfant isolé – et *a fortiori*, par plusieurs enfants ensemble, qui se mettraient à produire de manière relativement spontanée des déplacements, des gestes risibles). Simplement, il paraît essentiel de poser que ces dernières innovations sont bien moins probables, et sans doute bien moins durables, que la reconduction de pratiques du sourire et du rire bien plus stabilisées, bien plus collectives, en particulier grâce à un accompagnement adulte omniprésent à cet âge précoce.

Pratiquer le rire et le sourire comme un pouvoir symbolique

L'émergence d'un nouveau régime pratique : des sourires valorisants

À 15 mois, la manipulation de la situation matérielle semble conserver son importance, en tant que cadre pratique des sourires et des rires. Un comptage similaire au précédent montre que 16 des 23 séquences de rire observées en vidéo à cet âge concernent encore la mise en rapport de l'enfant avec un objet ou avec son propre corps, cependant que c'est le cas de 32 des 65 séquences de sourire. Ces proportions sont semblables à celles constatées à 12 mois. Néanmoins, la pratique du sourire et du rire continue insensiblement de se transformer. Non pas tant parce que le contenu précis des interventions matérielles qui l'éveillent est modifiée, les enfants pouvant de plus en plus faire « mieux » que pousser une balle, ou jouer à montrer/cacher : ils rient en sautant sur les matelas à pieds joints, en tournant les pages d'un livre, en courant dans le couloir, ou encore en utilisant tel instrument de musique, par exemple.

La transformation tient bien davantage au fait que rires et sourires sont désormais de plus en plus souvent impliqués dans des opérations symboliques, touchant à la fois à la valeur de ce que les enfants font et de ce qu'ils sont.

On le voit quand on s'attarde sur le détail des relations aux choses. Alors qu'à l'âge de 12 mois, c'est presque exclusivement le déplacement, le mouvement des objets ou du corps propre qui suscitent le rire ou le sourire, à 15 mois (et ultérieurement) les enfants rient et (surtout sourient) plus souvent, en lien avec *un état, un résultat* matériel – le fait d'avoir en main tel jeu, qui peut être montré à un adulte, d'avoir réalisé tel geste, le fait aussi d'avoir investi tel espace particulier. Je donne ici des illustrations de ces pratiques relativement inédites :

Sofia (f., 15 mois), fait une pirouette à deux mètres de moi, en pivotant sur elle-même. Juste après, elle m'adresse un franc sourire (V., 21 juin 2022).

Depuis plusieurs minutes, Nino (g., 15 mois) garde en main une large pièce en plastique qu'il a décroché d'un jeu (le garage des petites voitures ?). La pièce a la forme d'un « U » un peu plus grand que sa tête, Nino la place par moment autour de son cou, comme on le ferait avec un casque audio, mais elle tombe, et alors il la porte simplement à la main. Récupérant son « U » pour la énième fois au sol, Nino voit Malo (g., 14 mois). Il se met à *sourire longuement, avec un petit bruit d'excitation joyeuse*, alors qu'il s'avance en marchant vers Malo, le « U » au bout de sa main tendue. Malo, lui, montre la pièce du doigt, il *fait un petit rire* (V., 28 septembre 2022).

Serge (g., 15 mois) monte avec difficulté les marches du toboggan, parce que Salomé (f., 14 mois) est allongée dans le passage. En la contournant, il parvient tout de même à atteindre le sommet du toboggan. Quand il arrive en haut, alors que Léna (f., 16 mois) le regarde d'en bas, Serge se met debout, *sourit* dans sa direction. *Son sourire dure*, tandis que Léna se met à l'applaudir très franchement (une quinzaine d'applaudissements, les premiers très sonores). Quand Léna n'applaudit plus, Serge se rassied, et il se laisse glisser doucement (V., 28 septembre 2022).

Il est frappant de constater tout d'abord que les sourires n'apparaissent plus au moment où survient un changement matériel : Sofia ne sourit pas lorsqu'elle fait sa pirouette ; Nino ne

sourit pas quand il trouve son « U », quand il le fait tomber, ou quand il le met soudainement autour de son cou ; Serge ne sourit pas quand il gravit les marches, ou quand il glisse. Au contraire, c'est à l'issue d'un mouvement du corps (une fois qu'on l'a réalisé), ou du déplacement d'un objet (une fois qu'on se l'est approprié) que les enfants se mettent ici à sourire – comme si le sourire constituait le couronnement de leur activité matérielle, comme s'il venait parachever leur pratique. En d'autres termes, le sourire comme marque d'un plaisir *en cours* dans le rapport aux objets et aux choses (qui continue bien sûr de s'observer dans d'autres séquences) semble se doubler d'un sourire assez différent, qui vient sanctionner symboliquement *la fin* d'une pratique enfantine, et qui est orienté manifestement vers sa valorisation sociale.

Car c'est l'autre aspect qu'il faut souligner à propos de ce type de pratique. L'interaction avec une personne susceptible de donner un sens positif à ces sourires nouveaux, qui terminent plutôt qu'ils n'accompagnent l'activité, paraît décisive. À chaque fois, les enfants sourient en regardant quelqu'un, comme en attente de sa réaction – par opposition à des sourires qui seraient orientés vers la source matérielle du plaisir, ou pas particulièrement orientés (dans le vague)¹⁷. Mieux, dans les cas de Nino et surtout de Serge, c'est l'ensemble de leur corps qui paraît fonctionner comme une demande faite à autrui de procéder à une valorisation de ce qui vient d'être accompli. Nino tend son objet vers Malo, il lui présente spécialement. Serge, lui, se redresse au moment précis où il arrive en haut du toboggan et où il sourit, alors que, remarquons-le, ce n'est pas nécessaire : il aurait été « plus simple » de passer directement, sans se mettre debout, de la position assise à l'issue des escaliers, à la position assise requise pour

¹⁷L'importance de l'interaction avec un autre enfant ou avec un adulte dans la survenue du rire et du sourire a déjà été soulignée pour des enfants plus âgés. Une étude ancienne, fondée sur l'observation d'enfants de 4-5 ans dans une école maternelle étatsunienne, établissait que pas moins de 95% des épisodes de rire et de sourire se produisaient dans le cadre d'une interaction (Bainum *et al.* 1984). Une recherche récente, semi-expérimentale, centrée quant à elle sur le visionnage d'une vidéo amusante par des enfants britanniques âgés de 2 à 4 ans, montre que ces derniers rient huit fois plus souvent (et sourient trois fois plus souvent) quand le visionnage a lieu par deux ou en groupe *vs* quand ils sont seuls (Addyman *et al.* 2018).

glisser. Dans les deux cas, du reste, la valorisation interactionnelle est bien au rendez-vous, sous la forme d'applaudissements nourris (Léna) et sous la forme d'un petit rire (Malo).

On notera enfin que, du point de vue plus formel, les sourires dont il est ici question sont également un peu différents de ceux analysés précédemment – ce qui va dans le sens d'une évolution du phénomène sensible lui-même avec la transformation du régime pratique dans lequel il se trouve engagé. En l'espèce, la variation la plus notable est que, survenant pour ainsi dire après coup, le sourire peut durer dans le temps, s'allonger. Il s'émancipe du moment précis du plaisir matériel. On le voit dans les séquences concernant Nino et Serge. Sur les vidéos correspondantes, ce n'est plus un bref sourire d'une demi-seconde qu'on observe, mais un sourire qui s'installe davantage : six secondes pour Serge (correspondant à la durée des applaudissements de Léna, qui semblent donc constituer une source autonome de plaisir), une vingtaine de secondes pour Nino (correspondant au moment où Nino s'approche en marchant vers Malo, en babillant joyeusement). Cette possibilité qu'a le sourire de durer explique peut-être le fait qu'il prenne une importance renouvelée, par rapport au rire, qui est intrinsèquement plus ponctuel (c'est un éclat), même s'il peut en principe être répété. Pour les enfants, sourire longuement devient une façon économique d'investir ce nouveau régime pratique de la sensibilité, où la valorisation de ce qu'on a, de ce qu'on fait, devient la source autonome de ce que l'on exprime *et* de ce que l'on ressent.

Quand la sensibilité devient une source propre de valorisation

Dans les cas que je viens d'aborder, les sourires enfantins fonctionnent comme une sorte d'appel fait à autrui pour confirmer la valeur d'une pratique, qui est relativement établie par ailleurs. C'est évident dans la scène où Serge se trouve sur le haut du toboggan, prêt à glisser : cette place, au-dessus de tout le monde, qu'il a fallu parfois obtenir au prix d'un effort (Serge a dû éviter la petite fille qui obstruait l'escalier), apparaît *en général* comme avantageuse au sein

de la crèche – y compris, donc, quand on ne sourit pas à son propos, et quand on ne se fait pas applaudir en l’obtenant. Dans une moindre mesure, faire une pirouette est *en général* une petite prouesse enfantine, et avoir un objet un peu rare en main est *en général* avantageux pour un très jeune enfant¹⁸. Il est cependant des situations, elles aussi plutôt nouvelles à l’âge de 15 mois, où rires et sourires semblent *spécifiquement* produire de la valeur, où leur logique pratique ne relève plus de la simple confirmation (d’un ordre symbolique indépendant, comme celui qui distribue un prestige inégal aux différents espaces et jeux de la crèche), mais davantage de la création, ou plus exactement de la tentative de création (d’un ordre symbolique légèrement différent, au bénéfice de l’enfant).

Une manière de le montrer consiste à s’intéresser à des cas limites où un enfant se met à sourire ou à rire en relation avec une activité en général dévalorisée – typiquement une activité interdite par les adultes. Ainsi en est-il de la séquence suivante :

Malo (g., 15 mois) s’avance vers le coin de la petite pièce où sont entreposés les lits pour la sieste, les uns posés sur les autres. La pile de lits ne faisant pas plus de 50 cm de hauteur, Malo entreprend de l’escalader. Arrivé en haut de la pile, il se tourne dans ma direction et sourit, accompagnant son sourire d’un « Aaah ! » satisfait. Je ne réagis pas, Malo redescend presque immédiatement, en me jetant des coups d’œil. (V., 14 octobre 2022).

On pourrait bien sûr interpréter cette scène en considérant que le sourire de Malo correspond tout entier à un plaisir de la transgression (monter sur les lits est défendu, et les auxiliaires ont souvent l’occasion de le rappeler aux enfants), ou plus exactement, que l’on se trouve ici dans une situation proche des précédentes, où il s’agirait de confirmer une valeur préexistante de la pratique concernée – l’interdiction donnant, en général, de l’importance (il est intéressant de

¹⁸Il faudrait ici, pour ne pas faire penser à un ordre symbolique abstrait, lister les diverses pratiques, adultes et enfantines, qui traduisent concrètement cet ordre, et qui permettent en particulier aux enfants eux-mêmes de le saisir : commentaires positifs des adultes sur les prouesses au toboggan, sur les pirouettes, et autres usages remarquables du corps, questions récurrentes sur ce que les enfants ont à la main (« Qu’est-ce que tu as ? »), etc.

faire une chose qu'on ne fait pas souvent, parce que c'est interdit). Mais pourquoi Malo voudrait-il entériner cette valeur *auprès d'un adulte* (moi, en l'occurrence), c'est-à-dire auprès d'une personne qui est clairement du côté de ceux qui interdisent ? Il paraît raisonnable d'envisager une autre possibilité. Ce qu'accomplit Malo, avec ce sourire qui suit une pratique interdite, relève de l'effort symbolique pour nuancer, atténuer l'interdiction en question. Dans cette hypothèse, Malo ne sourit pas comme un voleur content de son forfait, disposé à partager son contentement avec tout complice mais, au contraire, comme un voleur pris sur le fait, qui chercherait une certaine clémence de la police. En d'autres termes, il se met, par son sourire lui-même, à jouer interactionnellement sur la valeur de sa pratique, dans un contexte global où cette dernière est plutôt illégitime. Et si, finalement, ça n'était pas si grave de monter sur les lits ? Et si c'était surtout amusant ? Pour autant que l'hypothèse soit juste, par le sourire, il y a bien une tentative de créer de la valeur, pas seulement de la confirmer.

Au-delà, on peut aussi se pencher sur des situations où rire et sourire semblent s'autonomiser des autres pratiques. Cela implique par principe qu'ils ne constituent plus des pratiques secondaires, parallèles, venant accompagner, confirmer des pratiques principales (des pratiques de jeu, par exemple), mais bien des pratiques qui se mettent à valoir pour elles-mêmes – des pratiques créatrices d'une valeur qui leur est propre, donc. La séquence suivante est intéressante de ce point de vue :

Une auxiliaire a lancé de la musique, elle esquisse une petite danse, plusieurs enfants se mettent à faire de même. Clémentine (f., 15 mois), initialement à l'autre bout de la section, entend le son de la musique, puis voit les premiers enfants qui dansent : elle se rapproche. Observant quelques instants Noah (g., 19 mois) qui se trémousse en tous sens *en souriant* (cependant que les auxiliaires rient en le regardant), Clémentine se met dans un premier temps à applaudir, puis à agiter les bras rapidement, *en souriant* elle aussi, puis en faisant des petits cris joyeux. Elle commence ensuite à danser comme elle peut, sans s'économiser : elle tape des pieds, frappe sa cuisse de la main, applaudit à nouveau, tourne sur elle-même, tout cela *en souriant* régulièrement aux adultes et aux enfants qu'elle croise du regard. Plusieurs

enfants font à peu près la même chose. « Bravo ! », commente une auxiliaire. [La scène se prolonge durant près de deux minutes.] Progressivement, Clémentine reste la seule enfant à essayer de danser, les autres étant passés à un autre jeu – se jeter par terre, en poussant des petits cris aigus. Restée seule debout, Clémentine ne danse plus, observe un instant cette nouvelle activité, sans s’y joindre. Après cette période de flottement, Clémentine sort soudainement de sa torpeur : *elle se met à rire de façon puissante, en se penchant le buste vers l’avant, les bras tendus vers l’arrière* (comme si elle cherchait à donner tout ce qu’elle a). Elle *rit ensuite à plusieurs reprises*, d’une façon qui paraît très mécanique, presque forcée, en poussant toujours des cris suraigus, en direction des autres enfants, allongés au sol. (V., 14 octobre 2022).

Le début de cette séquence donne à voir un registre pratique similaire à ceux précédemment évoqués : bougeant leurs corps (ils dansent), des enfants se mettent à sourire et à rire ; ils bénéficient de l’accompagnement des adultes, qui soutiennent la pratique en l’organisant matériellement (ils mettent la musique, montrent l’exemple en dansant eux-mêmes, etc.), et qui par ailleurs sourient et rient eux aussi, ponctuellement ; enfin, l’activité se prolongeant, on sent bien que les rires ou sourires que s’échangent les enfants entre eux fonctionnent comme des relations de valorisation réciproque de ce qu’ils font (sur le mode : « Qu’est-ce qu’il est bon de danser, n’est-ce pas ? »), pas seulement comme des produits du plaisir immédiat de bouger son corps.

Néanmoins, la fin de la séquence introduit une dimension différente : Clémentine semble substituer à sa pratique inséparablement corporelle et symbolique (danser en souriant et en riant) une pratique symbolique nettement plus autonome : rire avec puissance, sans danser. Il s’agit clairement pour elle de prolonger l’effervescence collective. Mais il est remarquable qu’elle le fasse autour du rire et du sourire, comme si ces pratiques prenaient pour elle le pas sur la dimension chorégraphique, comme si ce que cette petite fille retenait de ce qu’il vient de se passer, ce n’était pas tant le fait d’avoir bien dansé ensemble, que le fait d’avoir bien ri. En tout état de cause, c’est cette pratique que Clémentine fait perdurer un peu plus longtemps. Ce

n'est plus quelque chose d'extérieur qui donne dès lors un sens pratique au rire ou au sourire – une incongruité qui serait produite par quelqu'un, une activité qui posséderait une valeur autonome, et que le rire ne ferait que souligner. Le rire et le sourire entrent *a contrario* dans un régime où ils valent en tant que tels, comme pratiques sensibles autonomes, agréables et désirables en elles-mêmes.

Sensibilité, communication et pouvoir symbolique

L'affirmation, dans la prime enfance, de pratiques symboliques du rire et du sourire, telle que j'ai cherché à la mettre en évidence en me concentrant sur des jeunes enfants de 15 mois¹⁹, a fait l'objet d'autres travaux, en particulier du côté de la linguistique développementale. Une étude récente sur le rire, ayant pour caractéristique remarquable de s'appuyer sur l'observation à domicile d'enfants américains, de leurs 12 mois à leurs 36 mois, a produit plusieurs résultats cohérents avec les miens (Mazzocconi 2019 ; Mazzocconi & Ginzburg 2022). Elle conclut en effet à une évolution similaire à celle que j'évoque ici, quant au régime pratique des rires dans la petite enfance : alors que ces rires sont presque exclusivement liés, initialement, à des événements matériels (pires dit « exophoriques », qui représentent plus de 90% des rires à 12 mois), ils deviennent de plus en plus connectés à la situation symbolique, et en particulier langagière (à 24 mois, 20% des rires environ renvoient à quelque chose qui a été dit ; à 36 mois, c'est le cas de 30% des rires). Une différence importante, néanmoins, entre l'analyse que je propose et celle des linguistes, est que ces derniers ont tendance à assimiler pratiques symboliques et communication. Pour eux, affirmer que le rire devient de plus en plus symbolique au cours de la petite enfance revient à dire qu'il permet progressivement aux jeunes enfants de mieux transmettre des informations les concernant, dans un contexte, du reste, où la

¹⁹Ce qui n'exclut pas que des pratiques symboliques du rire et du sourire puissent apparaître plus précocement.

faiblesse des compétences linguistiques rend judicieux l'usage de tout autre moyen de communication. En d'autres termes, le rire serait soit un quasi réflexe, soit une manière de faire la conversation²⁰.

Notons que ce privilège théorique donné à la communication se retrouve, quoique différemment, dans les travaux de psychologie et de neurosciences sur le développement de ce qui est nommé « sourire social » (*social smiling* ; pour une synthèse, voir Messinger & Fogel 2007). La socialité est ici assimilée à la coopération, et le sourire social est essentiellement pensé comme une façon de signaler émotionnellement un lien avec les personnes présentes dans l'interaction (le plus souvent la mère, s'agissant des travaux de laboratoire avec des jeunes enfants). Même dans les rares cas où des logiques de pouvoir sont envisagées, cela ne conduit pas les auteurs de ces études à sortir du paradigme communicationnel. Soit parce qu'il est alors seulement question du cas particulier des « faux » sourires (*fake, false smiles*), qui communiquent encore des informations, mais trompeuses, sur l'état émotionnel individuel²¹. Soit parce que le sourire *signifie* le statut dominant (indépendant de l'interaction), plutôt qu'il ne le produit ou le reproduit (dans l'interaction)²².

Mon analyse, par contraste, suggère une évolution sociogénétique qui tient à l'affirmation progressive de rires et de sourires qui ne sont pas seulement signifiants (d'un état, d'un lien, d'un statut), mais bien valorisants en tant que tels, c'est-à-dire producteurs de la valeur de celui ou celle qui sourit, qui rit. De la signification à la valorisation, les premiers rires et sourires (et plus généralement les premières pratiques sensibles) sont mis en relation avec le développement précoce du *pouvoir symbolique*, individuellement exercé (Bourdieu 2001 ; Lignier 2021). La

²⁰« Quand le langage est encore peu développé, le rire, du fait de sa grande expressivité immédiate, est possiblement une bonne manière pour l'enfant de *tenir son rôle conversationnel* et d'introduire dans l'interaction une contribution chargée de sens, comme peut le faire son interlocuteur », écrivent par exemple les auteurs de l'étude citée précédemment, Chiara Mazzocconi et Jonathan Ginzburg (2022 : 327, ma traduction, je souligne).

²¹Cf. en particulier, à propos d'enfants de 4, 6 et 8 ans, l'article de Helena Kromm, Mechthild Färber et Manfred Holodyski (2015).

²²Cf. par exemple les travaux sur le « sourire de dominance » (*dominance smile*) (Martin *et al.* 2017).

position que je défends, pour la clarifier théoriquement, est que c'est entre autres en riant et en souriant plus souvent en direction des personnes – à propos de choses qu'ils ont, qu'ils font, ou qu'ils sont, lorsqu'ils se mettent à rire pour rire, et donc à s'affirmer comme des rieurs – que les enfants parviennent à peser un peu plus sur la façon dont ils sont pris en charge (comment ils sont perçus, comment on agit avec eux), et finalement à augmenter leur capacité à la contrôler. Cette logique de pouvoir, de contrôle, renvoie à l'enjeu le plus basique qui soit, pour des enfants très jeunes : s'émanciper petit à petit du statut de pur objet social, pour devenir un peu plus un *agent* social, pour gagner en agentivité, c'est-à-dire pour être davantage en mesure de peser sur les relations humaines dans lesquelles on est soi-même pris (Emirbayer & Mische 1998).

Considérer que les rires et les sourires sont progressivement mis au service du pouvoir symbolique des enfants n'implique pas, il faut y insister, de s'éloigner de l'idée de pratique, dans ce qu'elle implique de rupture avec l'idée rivale d'une performance consciente, d'une action délibérée. Au contraire, en n'interprétant plus les pratiques symboliques des jeunes enfants en termes de communication, on s'émancipe, il me semble, du problème de l'intention communicationnelle, du « message » que les enfants voudraient faire parvenir aux autres. On se contente, pour ainsi dire, d'admettre que les enfants s'efforcent, entre autres par l'entremise de leur sensibilité, d'exister un peu plus et un peu mieux, de persévérer dans leur être. Il s'agit, si l'on y tient, d'une « intention », mais tellement générale, qu'elle se passe heureusement d'hypothèse poussée sur la conscience, ou sur le choix des enfants. Il suffit pour eux de prendre l'habitude qu'un rire, qu'un sourire améliore leur sort, ou du moins ne le dégrade pas, pour qu'il mérite d'être essayé – que ce soit pour s'abandonner franchement à la sensation qu'il implique, ou pour s'employer plus positivement à intensifier son expression.

La part durable des pratiques sensibles

En deçà des interactions : les institutions qui soutiennent les sourires et rires enfantins

Dans les lignes qui précèdent, suivant une tendance théorique que favorise la démarche par observations localisées, je me suis concentré sur des interactions, c'est-à-dire sur la part la plus immédiate et la plus concrète des relations sociales intervenant dans la sociogenèse des sensibilités enfantines. Tout ne dépend pas, néanmoins, de l'ici et maintenant, en matière de formation et d'évolution du sourire et du rire (et plus généralement d'incorporation des dispositions). Il importe dès lors d'intégrer à l'analyse les relations sociales plus durables, plus abstraites aussi parfois, qui soutiennent les transformations des sensibilités enfantines. Ces derniers développements doivent, modestement, servir à poser quelques jalons, en vue d'une telle intégration analytique.

Avant tout de chose, soulignons le rôle des relations institutionnelles sous-jacentes à plusieurs des interactions examinées ici. Ce que font les adultes avec les enfants, la manière qu'ils ont, on l'a vu, d'accompagner leurs sourires et leurs rires (plutôt que de ne pas y prêter attention, ou de les réprimer), renvoient à des idées, des règles instituées historiquement, relatives à la bonne façon de prendre en charge des enfants de moins de deux ans. Il en va ici, d'une part, d'une histoire professionnelle, qui aboutit à la promotion actuelle d'interactions spécifiques, dans les lieux de la petite enfance tels qu'ils se sont autonomisés, en France en particulier (Luc 1997 ; Bouve 2019). En l'occurrence, cette histoire a évolué dans le sens d'une insistance (dans les formations, dans la régulation des pratiques par l'encadrement) sur l'épanouissement, le bien-être de l'enfant, l'exploration libre de ses possibles corporels (Verba 2014 ; Garcia 2014) – plutôt, que, par exemple, sur l'apprentissage précoce du calme, du respect des règles collectives, tel qu'il caractérise les lieux scolaires, mais aussi de nombreux contextes familiaux (Lareau 2003). Lorsqu'une auxiliaire, en crèche, fait rire un enfant en le chatouillant, lorsqu'elle commente ses sourires avec enthousiasme, lorsqu'elle se lance dans des montrer/cacher qui

seront repris par les enfants, elle s'inscrit dans la lignée de cette histoire, elle se conforme de fait à ce qu'elle a instituée.

D'autre part, il faut tenir compte d'une histoire plus large de la petite enfance, qui dépasse la sphère professionnelle : celle qui institue pour tous, dans une société et à une époque donnée, une « niche développementale », une « ethnothéorie », ou, plus simplement, un « modèle culturel » légitime de la petite enfance en général (Super & Harkness 1986 ; Harkness *et al.* 2007). Il se trouve que les variations historiquement produites entre ces modèles culturels concernent centralement le degré et la fréquence de sollicitation des dispositions sensibles des enfants par les adultes (Wefers *et al.* 2022). S'agissant précisément du sourire enfantin, une étude comparant des familles allemandes et équatoriennes a récemment montré que, même pour des enfants en bas âge (2 à 3 mois dans l'étude), les variations culturelles des conceptions maternelles de l'affectivité infantine entraînent des variations dans les façons d'interagir avec les nourrissons (on suscite et on réagit plus ou moins à leurs sourires – par exemple, en chatouillant, en se lançant dans des proto-conversations avec le bébé, etc., ou pas du tout), qui conduisent finalement à une fréquence significativement différente des sourires enfantins (Kärtner *et al.* 2022). *A fortiori*, le modèle culturel de la prime enfance implicitement présent dans les habitudes des adultes rencontrées dans une crèche française – les professionnelles, mais aussi les parents – ne peut qu'avoir son importance dans la sociogenèse des rires et des sourires d'enfants plus âgés, donc plus éloignés encore des formes quasi réflexes d'expression sensibles.

Du reste, les institutions, l'histoire, ne jouent pas seulement sur les sensibilités enfantines par l'entremise des interactions initiés par les adultes. Les enfants les rencontrent aussi plus directement, du fait de la matérialisation des conceptions de l'enfance dans des objets, des images. Concernant le rire et le sourire, il m'a fallu du temps, paradoxalement, pour réaliser qu'ils étaient constamment présentés aux enfants, dans l'univers matériel de la crèche. De

nombreux jouets manipulés par les enfants, à forme humaine ou animale, ont un visage souriant, de même que beaucoup de personnages dessinés sur les affiches murales qui décorent les murs, sans parler des photographies des enfants eux-mêmes sur leurs casiers respectifs (les visages sont souriants, quand la photographie a été réussie). En crèche, les enfants ont aussi accès à de nombreux livres, où le sourire ou le rire des personnages est fréquent. Ces représentations visibles des enfants constituent en soi des formes d'habituation à, mais aussi de légitimation de ce type de dispositions sensibles, d'autant plus qu'un minimum de reconnaissance sociale est d'emblée signifié par l'affichage public sur un mur, ou par l'introduction dans un ouvrage. Dans la section que j'ai étudiée, on pouvait en particulier feuilleter un livre de photographies, en noir et blanc, entièrement consacré aux émotions, et montrant des visages de bébé, en gros plan, pleurant, criant, s'étonnant – mais aussi, bien sûr, souriant et riant aux éclats. Or, j'ai eu la chance de pouvoir observer une séquence suggérant bien comment ce type de support peut intégrer directement les pratiques enfantines :

Salomé (f., 10 mois), en avançant vers le tapis, tombe sur un livre laissé au sol. Il s'agit d'un livre de photographies sur les émotions des bébés. Salomé le prend en main, l'ouvre, le referme, l'ouvre à nouveau, regarde les images, en babillant ponctuellement. Elle se penche vraiment sur chaque image, son regard se porte manifestement sur le détail des photos. Elle est très intéressée par l'objet, puisque même après l'avoir un temps délaissé, elle y revient, ouvre une nouvelle fois les pages cartonnées (E., 4 mai 2022).

Sans la médiation des adultes (mis à part le fait que ce sont tout de même eux qui ont acheté et laissé circuler dans la section le livre en question), les enfants peuvent ainsi être amenés à entrer en contact étroit avec des représentations du rire et du sourire, qui soutiennent virtuellement leur pratique en la matière.

Des dispositions sensibles ancrées dans des positions sociales ?

Saisir la part durable des pratiques sensibles passe aussi par une attention de principe aux positions sociales qui, même s’agissant de très jeunes enfants, peuvent déjà s’avérer plus ou moins favorables à certaines interactions, et, en dernière analyse, plus ou moins favorables à l’affirmation de telle ou telle disposition sensible²³.

Malgré la possibilité de quantification qu’ouvre l’usage de la vidéo dans une enquête comme la mienne, mon échantillon reste petit et complexe (peu d’enfants, pas tous observés au même âge, un nombre total de sourires et de rire limité, etc.), ce qui réduit les types d’exploitation statistique – une opération méthodologique qu’appelle l’analyse en termes de position sociale. Comme on peut s’y attendre dans ces conditions, même des statistiques basiques, effectuées pour les enfants observés à 15 mois (16 enfants), croisant, d’une part, la fréquence de sourires, des rires, et des rires et sourires combinés, et, d’autre part, le sexe de l’enfant (fille ou garçon), et son origine sociale (moyenne, supérieure ou populaire), ne permettent pas de conclure à des différences²⁴. Il est du reste tout à fait défendable qu’il n’y ait pas, dans la réalité, d’effets de position. L’universalité des possibles corporels sur laquelle j’ai insisté peut imposer sa logique aux pratiques, écrasant les petites variations liées à la position – et ce d’autant que le genre ou l’appartenance sociale sont par définition encore faiblement incorporés, à des âges si jeunes²⁵. De surcroît, l’hégémonie d’un certain modèle culturel de l’enfance (souriante, riante) est susceptible d’impliquer que les parents (dans la juste mesure où ils font la position des enfants) le partagent à peu près tous, interagissent en conséquence avec leurs enfants, ce qui minimise les variations de genre, de classe, d’appartenance ethnoraciale, etc.

²³En théorie, j’entends ici la notion de « position sociale » des enfants au sens large, comme une position dans l’espace du genre, de l’origine sociale, ou encore de l’appartenance ethnoraciale. Néanmoins, en pratique, l’analyse des logiques de position sociale ne peut pas toujours être aussi intersectionnelle. Sur mon terrain, en l’occurrence, origine sociale et appartenance ethnoraciale sont trop fortement liées pour procéder à un examen séparé.

²⁴Outre la faiblesse de l’échantillon, les écarts-types sont trop importants pour atteindre un seuil minimal de significativité.

²⁵Ce qui ne signifie pas qu’ils ne sont pas opérants, cf. sur ce point Wilfried Lignier (2023).

Je voudrais néanmoins, pour conclure mon analyse de façon ouverte, évoquer une variation sociale probable, en ce qu'elle a pour elle des raisons théoriques, et quelques soutiens empiriques. Il est crédible que le rire et le sourire varient peu, entre très jeunes enfants d'une même société, tant que l'on se situe du côté des sensibilités quasi réflexes et/ou connectées à des pratiques matérielles largement partagées. Mais leur entrée dans un régime plus symbolique, tel que je l'ai documenté, est susceptible de changer la donne. Certes, à l'âge dont il est ici question, rires et sourires, même symboliques, ne requièrent pas de compétences langagières, de « capital culturel », dont on sait l'inégale disponibilité. Mais des travaux en sociologie de l'enfance ont montré que l'inégalité des pratiques symboliques précoces ne repose pas exclusivement sur le « contenu » qu'elles impliquent – pour parler, il faut avoir du vocabulaire, par exemple – mais renvoie aussi au type d'engagement interactionnel qu'elles nécessitent – pour parler, il faut être en mesure de prendre la parole face à autrui (voir notamment Lareau 2003 ; Calarco 2014). Dans ces travaux sociologiques, il apparaît que l'engagement effectif dans une interaction d'ordre symbolique, et en particulier l'exercice d'un pouvoir symbolique proprement dit (interrompre, contredire son interlocuteur, ou attirer l'attention vers ce qu'on fait, par exemple) est une tendance typique des enfants issus des classes moyennes et supérieures, notamment dans les contextes de prise en charge collective (à l'école). *A contrario*, les enfants d'origine populaire se distinguent par une tendance inverse : leur façon de gagner du pouvoir sur leur propre sort passe davantage par l'évitement, ou par l'acceptation seulement formelle des propos et propositions d'autrui, plutôt que par la prise de parole. Les rires et sourires que j'ai observés en crèche pourraient-ils être pris dans le même type de détermination positionnelle ?

La principale raison empirique de juger cette hypothèse sérieuse est que, s'agissant des pratiques symboliques du rire et du sourire, une certaine polarisation sociale semble s'observer. Ces pratiques ont leurs champions, qui sont les enfants les plus dotés en ressources culturelles,

dont les parents sont très diplômés, et très habitués – en accord avec ce que suggère la littérature sociologique que je viens de citer, mais aussi la littérature sur les ethnothéories de l'enfance – à être déjà considérés à la maison comme de véritables petits interlocuteurs (même s'ils ne parlent pas), doués de sentiments, de bonnes raisons, de préférences, etc. Il s'agit notamment de Nino – l'enfant au « U » (voir *supra*) – fils d'une enseignante très présente dans la crèche, passionnée par la petite enfance, très portée aussi sur l'épanouissement individuel de son fils (d'après ce qu'elle donne à voir dans ses échanges avec les professionnelles et avec moi). Il s'agit aussi d'une enfant plus âgée, Toni – l'enfant qui partageait son téléphone avec Serge (voir *supra*) – dont les deux parents travaillent dans le secteur de la mode, que j'ai beaucoup observée à rire et sourire durant la période d'observation non filmée, y compris au cours d'interactions très confiantes et très maîtrisées, avec des adultes :

Toni (f., 14 mois) se retrouve à l'entrée du toboggan. Elle n'ose pas descendre, elle essaie de se mettre sur le ventre, pieds en premier, mais renonce. Restée là-haut, elle regarde une auxiliaire : *elle rit*. Toni finit par se lancer : elle glisse seule sans aide, sur le ventre pieds en avant. Elle *sourit* à l'arrivée, puis *rit en direction de l'auxiliaire*, qui lui lance, enthousiaste : « Bravo ! ». Toni se tourne alors vers moi, elle *rit à nouveau*. Je la complimente à mon tour : « Oui, j'ai vu ! C'est bien ! » (E., 8 février 2022).

L'enchaînement des rires et des sourires est ici remarquable, pour une enfant de 14 mois, mais c'est surtout la façon qu'a Toni de les placer temporellement et de les orienter dans l'espace (vers chacun des adultes présents) qui frappe. Toni parvient ainsi à faire l'objet de deux félicitations consécutives pour sa glissade – et notamment la mienne, que je ne lui avais pas accordé spontanément, mais qu'elle *obtient grâce à son rire*.

Par contraste, il est certains enfants pour lesquels je n'ai jamais observé de pratique symbolique du rire et du sourire. C'est le cas en particulier de Kadiatou, qui se trouve avoir exactement le même âge que Toni, ce qui m'a opportunément offert un rappel constant, sur le terrain, de la nécessité de penser ensemble logiques d'âge et logiques de position. Kadiatou, dont la mère est

femme de ménage, issue de l'immigration guinéenne récente, est bien sûr une fille qui sourit et qui rit à certaines occasions. Mais, dans les observations, c'est toujours en réponse à un regard ou à la production d'une incongruité matérielle (qu'elle fixe alors), et non dans le sens d'une interaction avec autrui, orientée vers ce qu'elle fait elle-même. Kadiatou s'avère aussi rarement à l'initiative d'une séquence de rires ou de sourires. Les déterminants sociaux de cette situation distinctive (si elle est confirmée) ne doivent pas être simplifiés. Contre une explication trop rapide, y compris culturaliste, il faut rappeler que des logiques nettement plus superficielles, contextuelles peuvent être à l'œuvre. C'est aussi bien parce que Kadiatou ne se sent pas en confiance à la crèche qu'elle pratique de cette façon son rire et son sourire : c'est un lieu où, contrairement à Toni, on ne parle pas sa langue maternelle, les gens présents ne ressemblent pas à ceux qu'elle a l'habitude de fréquenter chez elles, les objets et les espaces sont peu familiers ; et Kadiatou, ne négligeons pas cette possibilité, fait éventuellement l'expérience des formes douces, mais irrépressibles, de discrimination ethnoraciales (tendances inégales à être câlinée, félicitée, etc.) qui s'observent parfois dès la crèche (Oliveira & Abramowicz 2010). Quoi qu'il en soit, la position sociale de cette enfant est susceptible d'informer ses pratiques sensibles. Et, bouclant complètement la boucle de l'analyse, il faut bien reconnaître que si tel est le cas, l'inégalité des positions se prolonge donc virtuellement dans une inégalité des sensibilités, qui n'est pas neutre. En riant et en souriant moins symboliquement – en crèche, en tout cas – Kadiatou n'accède pas au pouvoir symbolique que fondent manifestement ces pratiques. Elle est moins en mesure de valoriser ce qu'elle fait et ce qu'elle est.

*

En matière de sensibilité – ou d'émotion, ou d'affectivité – on ne saurait opposer ce que l'on ressent et ce que l'on exprime. Parler de pratique de la sensibilité est une bonne façon de conjurer conceptuellement cette tentation, car la pratique est un concept qui cherche à se tenir à distance de la pure irrépressibilité corporelle, du réflexe (elle implique une orientation

objective de l'activité individuelle), tout en ne tombant pas dans l'intentionnalité expressive, délibérée (elle renvoie à des activités souvent faiblement conscientes, car très habituelles).

Sur cette base conceptuelle, l'étude de la sociogenèse du rire et du sourire chez des enfants de moins de deux ans a consisté, d'abord, à montrer comment un genre de sensibilité se voit pratiqué, à partir d'un possible corporel (le fait d'être physiquement capable de coordonner d'une certaine façon ses lèvres, son visage, sa voix). J'ai insisté, en me concentrant sur l'âge de 12 mois, sur le fait que cette intégration ne se joue pas seulement dans la confrontation directe des enfants avec les surprises du monde qui les entoure, mais qu'elle implique un accompagnement adulte décisif, à même de connecter le rire et le sourire à des interventions particulières (adultes, enfantines) sur le monde matériel (en direction des objets, des espaces, de son propre corps). J'ai ensuite montré qu'un nouveau régime pratique émerge autour de 15 mois, lorsque les pratiques du rire et du sourire deviennent plus symboliques. Les enfants se mettent ainsi parfois à rire et à sourire, non pas au cours d'une intervention matérielle, mais après-coup, afin de valoriser de ce qui a été réalisé. Au-delà, il arrive que le rire et le sourire s'autonomisent un peu plus, et la pratique sensible tend alors à valoir pour elle-même : elle revient à s'affirmer, au cours de l'interaction, en tant qu'enfant souriant, rieur, prenant plaisir à l'être un peu plus. Dans tous les cas, lorsque les enfants pratiquent ainsi leur sensibilité, ils ne se contentent pas de « communiquer » ce qu'ils font ou ce qu'ils sont. Ils exercent une forme première de pouvoir symbolique.

Tout ce processus sociogénétique se déroule, certes, à l'échelle des interactions – sans quoi l'incorporation progressive des dispositions sensibles resterait mystérieuse – mais il ne s'y réduit pas. Des institutions soutiennent les pratiques du rire et du sourire (ou dans d'autres contextes, les découragent) et, à bien y regarder, leur présence auprès des enfants est concrète : elles existent dans et avec les interactions, imposant des modes de perception dominants, des gestes habituels, des objets incontournables, etc. Bien que cela soit plus difficile à objectiver,

les positions sociales viennent également structurer les interactions, les pratiques, les dispositions sensibles. Cela est sans doute d'autant plus vrai que l'on s'éloigne des pratiques les plus élémentaires, les plus matérielles, pour aller vers les plus symboliques, virtuellement les plus différenciatrices. De ce point de vue, l'étude des sourires et du rire des jeunes enfants pourrait bien constituer un premier pas vers une analyse, plus large, des formes primaires, pré-langagières, d'inégalités symboliques.

Une telle analyse bénéficierait, à l'évidence, de l'élargissement de la focale empirique et théorique à d'autres pratiques sensibles – comme les pleurs, ou les crises de colère. S'agissant des pleurs, mon matériau suggère qu'ils ont des points communs avec les rires et les sourires, sous l'angle sociogénétique. Eux aussi commencent comme de simples possibles corporels : des yeux qui se plissent, des larmes, des cris. Eux aussi sont pratiqués par des enfants accompagnés par des adultes, et eux aussi deviennent de plus en plus symboliques : aux purs pleurs de détresse personnelle, l'incarnant et la signalant, se mêlent des pleurs pratiquement orientés vers le sentiment, la perception des autres (vers l'attendrissement, l'apitoiement, la clémence, par exemple). Enfin, comme les rires et les sourires, les pleurs évoluent aussi avec la pratique : petit à petit, les enfants apprennent à pleurer sans larmes, à pleurer très ponctuellement, ou encore à pleurer en parlant. Et ce qu'ils ressentent intimement, à coup sûr, s'en voit changé.

*Centre national de la recherche scientifique
Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP), Paris
wilfried.lignier@cirs.fr*

MOTS CLÉS : sensibilité, sociogénèse, sourire, rire, petite enfance

KEYWORDS : sensibility, sociogenesis, smile, laugh, early childhood

Références citées

Addyman, Caspar & Ishbel Addyman

2013 « The Science of Baby Laughter », *Comedy Studies* 4 (2) : 143-153.

Addyman, Caspar, Charlotte Fogelquist, Lenka Levakova & Sarah Rees

2018 « Social Facilitation of Laughter and Smiles in Preschool Children », *Frontiers in Psychology* 9. En ligne : <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2018.01048/full>

Allard, Olivier

2013 « To Cry One's Distress : Death, Emotion, and Ethics among the Warao of the Orinoco Delta », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 19 (3) : 545-561.

Bainum, Charlene K., Karen R. Lounsbury & Howard R. Pollio

1984 « The Development of Laughing and Smiling in Nursery School Children », *Child Development* 55 (5) : 1946-1957.

Beatty, Andrew

2005 « Emotions in the Field : What Are We Talking About ? », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 11 (1) : 17-37.

Bergson, Henri

2012 [1900] *Le Rire. Essai sur la signification du comique*. Paris, Presses universitaires de France (« Quadrige »).

Bourdieu, Pierre

1980 *Le Sens pratique*. Paris, Minuit (« Le Sens commun »).

Bourdieu, Pierre

1997 *Méditations pascaliennes*. Paris, Le Seuil (« Liber »).

Bourdieu, Pierre

2001 *Langage et pouvoir symbolique*. Préf. de John B. Thompson. Paris, Le Seuil (« Points. Essais » 461).

Bouve, Catherine

2019 « Un débat qui perdure : le corps de l'enfant dans les crèches françaises du XIX^e siècle à

aujourd'hui », *Enfances Familles Générations* 33 : En ligne :
<https://journals.openedition.org/efg/9279>

Bruner, Jerome

2008 [1986] *Cultures et modes de pensée. L'esprit humain dans ses œuvres*. Trad. de l'américain par Yves Bonin. Paris, Retz (« Petit Forum »).

Calarco, Jessica

2014 « Coached for the Classroom : Parents' Cultural Transmission and Children's Reproduction of Educational Inequalities », *American Sociological Review* 79 (5) : 1015-1037.

Corbin, Alain & Hervé Mazurel, eds

2022 *Histoire des sensibilités*. Paris, Presses universitaires de France (« La Vie des idées »).

Davila-Ross, Marina & Guillaume Dezecache

2021 « The Complexity and Phylogenetic Continuity of Laughter and Smiles in Hominids », *Frontiers in Psychology* 12. En ligne :
<https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2021.648497/full>

Davila-Ross, Marina, Goncalo Jesus, Jade Osborne & Kim Bard

2015 « Chimpanzees (*Pan troglodytes*) Produce the Same Types of "Laugh Faces" when They Emit Laughter and when They Are Silent », *PLoS ONE* 10 (6). En ligne :
<https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0127337>

Davila-Ross, Marina, Michael Owren & Elke Zimmermann

2009 « Reconstructing the Evolution of Laughter in Great Apes and Humans », *Current Biology* 19 (13) : 1106-1111.

Douglas, Mary

1971 « Do Dogs Laugh ? A Cross-cultural Approach to Body Symbolism », *Journal of Psychosomatic Research* 15 (4) : 387-390.

Durkheim, Émile

2013 [1912] *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le Système totémique en Australie*. Paris, Presses universitaires de France (« Quadrige »).

Elias, Norbert

2010 *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse*. Trad. de l'anglais et de l'allemand par Nicolas Guilhot, Marc Joly et Valentine Meunier ; éd. par Marc Joly ; postface de Bernard Lahire. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui. Laboratoire des sciences sociales »).

Emirbayer, Mustapha & Ann Mische

1998 « What is Agency? », *American Journal of Sociology* 103 (4) : 962-1023.

Flandrin, Laure

2021 *Le Rire. Enquête sur la plus socialisée de toutes nos émotions*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui. Laboratoire des sciences sociales »).

Garcia, Sandrine

2014 « S'affirmer comme un professionnel compétent ? Les usages de la psychologie dans les crèches parentales par les éducatrices de jeunes enfants », *Sociétés contemporaines* 95 : 55-80.

Goodwin, Marjorie, Asta Cekaite & Charles Goodwin

2012 « Emotion as Stance », in Anssi Peräkilä & Marja-Leena Sorjonen, eds, *Emotion in Interaction...* : 16-41.

Harkness, Sara, Charles Super, Ughetta Moscardino, Jong-Hay Rha, Marjolijn Blom, Blanca Huitrón, Caroline Johnston, Mary Sutherland, On-Kang Hyun, Giovanna Axia & Jesús Palacios

2007 « Cultural Models and Development Agendas : Implications for Arousal and Self-Regulation in Early Infancy », *Journal of Development Processes* 1 (2) : 5-39.

Kärtner, Joscha, Mira Scwick, Helen Wefers & Iris Nomikou

2022 « Interactional Preludes to Infants' Affective Climax : Mother-Infant Interaction Around Infant Smiling in Two Cultures », *Infant Behavior and Development* 67 : 101715.

Katz, Jack

1999 *How Emotions Work*. Chicago, Chicago University Press.

Kret, Mariska, Diane Venneker, Bronwen Evans, Iliana Samara & Disa Sauter
2021 « The Ontogeny of Human Laughter », *Biology Letters* 17 (9). En ligne :
<https://royalsocietypublishing.org/doi/full/10.1098/rsbl.2021.0319?af=R>

Kromm, Helena, Mechthild Färber & Manfred Holodyski
2015 « Felt od False Smiles ? Volitional Regulation of Emotional Expression un 4-, 6-, and 8-
Year-Old Children », *Child Development* 86 (2) : 579-597.

Lancy, David
2007 « Accounting for Variability in Mother-Child Play », *American Anthropologist* 109 (2) :
273-284. En ligne :
<https://anthrosource.onlinelibrary.wiley.com/doi/epdf/10.1525/aa.2007.109.2.273>

Lareau, Annette
2003 *Unequal Childhoods. Class, Race, and Family Life*. Berkeley, University of California
Press.

Leavitt, John
1996 « Meaning and Feeling in the Anthropology of Emotions », *American Ethnologist* 23
(3) : 514-539.

Lignier, Wilfried
2021. « Symbolic Power for Beginners. The Very First Social Efforts to Control Others’
Actions and Perceptions », *Sociological Theory* 39 (4) : 201-224.

Lignier, Wilfried
2023 *La Société est en nous. Comment le monde social engendre des individus*. Paris, Seuil
(« Liber »).

Lizardo, Omar
2009 « Is a “Special Psychology” of Practice Possible ? From Values and Attitudes to
Embodied Dispositions », *Theory and Psychology* 19 (6) : 713-727.

Luc, Jean-Noël
1997 *L'invention du jeune enfant au XIX^e siècle. De la salle d'asile à l'école maternelle*. Paris,
Belin (« Temps présents »).

Martin, Jared, Magdalena Rychlowska, Adrienne Wood & Paula Niedenthal
2017 « Smiles as Multipurpose Social Signals », *Trends in Cognitive Science* 21 (11) : 864-877.

Mazzocconi, Chiara
2019 « Laughter in Development », in *Laughter in Interaction. Semantics, Pragmatics, and Child Development*. Paris, Université Paris Diderot, thèse de doctorat : 129-191.

Mazzocconi, Chiara & Jonathan Ginzburg
2022 « A Longitudinal Characterization of Typical Laughter Development in Mother-Child Interaction from 12 to 36 Months : Formal Features and Reciprocal Responsiveness », *Journal of Nonverbal Behavior* 46 : 327-362.

Messinger, Daniel, Marco Dondi, Christina Nelson-Goens, Alessia Beghi, Alan Fogel & Francesca Simion
2002 « How Sleeping Neonates Smile », *Developmental Science* 5 (1) : 48-54.

Messinger, Daniel & Alan Fogel
2007 « The Interactive Development of Social Smiling », *Advances in Child Development and Behavior* 35 : 327-366.

Oliveira, Fabiana de & Anete Abramowicz
2010 « Infância, raça e “paparicação” », *Educação em Revista* 26 (2) : 209-226

Peräkylä, Anssi & Marja-Leena Sorjonen, eds
2012 *Emotion in Interaction*. Oxford, Oxford University Press (« Oxford Studies in Sociolinguistics »).

Prochazka, Arthur, François Clarac, Gerald Loeb, John Rothwell & Jonathan Wolpaw
2000 « What Do *Reflex* and *Voluntary* Mean ? Modern Views on an Ancient Debate », *Experimental Brain Research* 130 : 417-432.

Reissland, Nadja, Brian Francis, James Mason & Karen Lincoln
2011 « Do Facial Expressions Develop before Birth ? » *PLoS ONE* 6 (8). En ligne : <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0024081>

Rogoff, Barbara

2003 *The Cultural Nature of Human Development*. Oxford, Oxford University Press.

Super, Charles & Sara Harkness

1986 « The Developmental Niche : A Conceptualization at the Interface of Child and Culture », *International Journal of Behavioral Development* 9 (4) : 545-569.

Tomasello, Michael

1999 *The Cultural Origins of Human Cognition*. Cambridge-London, Harvard University Press.

Veale, Tony

2004 « Incongruity in Humor : Root, Cause, or Epiphenomenon ? », *Humor : International Journal of Humor Research* 17 (4) : 419-428.

Verba, Daniel

2014 *Le Métier d'éducateur de jeunes enfants. Un certain regard sur l'enfance*. Paris, La Découverte (« Alternatives sociales. Les métiers du social »).

Vygotski, Lev

1997 [1934] *Pensée et langage*. Trad. du russe par Françoise Sève. Paris, La Dispute.

Wacquant, Loïc & Aksu Akçaoğlu

2017 « Practice and Symbolic Power in Bourdieu : The View from Berkeley », *Journal of Classic Sociology* 17 (1) : 55-69.

Warfield Rawls, Anne

2007 « Théorie de la connaissance et pratiques chez Durkheim et Garfinkel », in Michel de Fornel & Cyril Lemieux, eds, *Naturalisme versus constructivisme ?* Paris, Éd. de l'EHESS (« Enquête ») : 141-183. En libre accès :

<https://books.openedition.org/editionsehess/20287?lang=fr>

Wefers, Helen, Clara Leonie Schwarz, Ledys Hernández Chacón & Joscha Kärtner

2022 « Maternal Ethnotheories About Infants' Ideal States in Two Cultures », *Journal of Cross-Cultural Psychology* 53 (6) : 603-625.

Résumé

Wilfried Lignier, *Comment la sensibilité se pratique : la sociogenèse du sourire et du rire dans la petite enfance*. — Centré sur la pratique du sourire et du rire, l'article s'intéresse aux transformations de la sensibilité dans la petite enfance. Il se fonde sur l'observation directe et l'enregistrement audiovisuel d'enfants âgés de 4 à 15 mois, pris en charge dans une crèche française. La notion de pratique est mobilisée dans un sens fort, permettant de cibler l'activité individuelle en deçà de l'action intentionnelle, mais aussi au-delà du pur réflexe. L'hypothèse centrale de l'article est que, sur la base de possibles corporels génériques, la sensibilité se transforme au gré de la diversification des orientations pratiques qui la caractérisent. Ainsi, aux sourires et aux rires quasi réflexes, déclenchés par l'échange de regards, se substituent progressivement, d'abord, des sourires et des rires associés à la production d'incongruités matérielles, puis des sourires et des rires relevant de l'exercice émergent d'un pouvoir symbolique – les jeunes enfants souriant et riant alors en direction d'autrui, pour valoriser ce qu'ils ont, ce qu'ils font, et finalement ce qu'ils sont. Ces transformations ne relèvent pas d'un simple apprentissage individuel, isolé de la collectivité et de l'histoire : elles sont soutenues par des interactions (en particulier avec des adultes) et par des institutions (y compris matérialisées dans des images et des objets accessibles aux enfants). Elles semblent par ailleurs s'accompagner d'une différenciation sociale progressive : non seulement parce que les pratiques sensibles les plus élaborées dépendent (déjà) de dispositions inégales, mais aussi parce qu'elles sont susceptibles de générer des inégalités nouvelles (ici, entre les enfants capables de se valoriser par le rire et le sourire, et les autres).

Abstract

Wilfried Lignier, *Practicing Sensibility : The Sociogenesis of Smiles and Laughter in Early Childhood*. — Focusing on the practice of smiling and laughing, this article looks at the transformations of sensibility in early childhood. It is based on direct observation and audiovisual recording of children aged 4 to 15 months, cared for in a French daycare center. The notion of practice is mobilized here in a strong sense : it targets individual activity which is not necessarily intentional action, but also which goes beyond pure reflex. The central

hypothesis of the article is that, on the basis of generic bodily possibilities, sensibility is transformed according to the diversification of practical orientations that characterize it. Indeed, the quasi-reflexive smiles and laughter triggered by the simple exchange of glances are gradually replaced, first by smiles and laughter associated with the production of material incongruities, then by smiles and laughter associated with the emerging exercise of symbolic power – then, young children smile and laugh in the direction of others, to value what they have, what they do, and ultimately who they are. These transformations are not simply a matter of individual learning, isolated from collectivity and history. They are supported by interactions (particularly with adults) and institutions (including images and objects accessible to children). Moreover, they seem to be accompanied by progressive social differentiation: not only because the most elaborate practices of sensibility depend (already) on unequal dispositions, but also because they are likely to generate new inequalities (in this case, between children capable of valorizing themselves through laughter and smiling, and others).